

## VINGT-TROIS ÉTRANGERS ET NOS FRÈRES POURTANT...

*Simon Rayman fut arrêté le 17 novembre 1943, à l'âge de seize ans pour son action dans la Résistance et interné pendant un an et demi au camp de concentration de Buchenwald. Né à Varsovie, il est arrivé en France à l'âge de quatre ans. Son frère, Marcel, a été fusillé par les nazis au Mont Valérien le 21 février 1944, en compagnie de vingt-et-un de ses camarades du Groupe Manouchian. Entretien réalisé le 22 février 2000.*



*Tombe de Marcel Rayman au Père Lachaise (photographie d'Alain Dalotel ©)*

**Q. Dans quelles circonstances votre frère, Marcel a-t-il rejoint la Résistance ?**

R. Mon frère travaillait avec notre père, comme ouvrier tricoteur, au 1 rue des Immeubles Industriels, près de la place de la Nation. Lors de la rafle anti-juive organisée par la police française, le 20 août 1941, trois ou quatre inspecteurs des Brigades spéciales ont déboulé chez nous. Marcel a supplié les inspecteurs de l'emmener à la place de notre père. Mais ils sont restés intraitables. Avant, mon frère se disait pacifiste. Le jour où on a emmené mon père, il avait conscience qu'il ne reviendrait plus jamais. Cet événement a déclenché en lui la haine des Allemands et une soif de vengeance. Depuis le début de l'Occupation, il militait dans des mouvements de jeunesse. Il a rejoint le deuxième détachement des Francs tireurs et partisans-Main d'œuvre immigrée (FTP-MOI) en septembre 1942. J'ai demandé à mon tour à m'engager dans la résistance armée. Cela m'a été refusé car on n'admettait pas plus d'un combattant par famille.

**Q. Comment s'organisait votre vie sous l'Occupation ?**

R. Nous vivions avec de faux papiers au nom de Rougemont. Mais les règles de la vie clandestine étaient très difficiles à respecter en permanence. Le dimanche, pour nous détendre mon frère et moi participions à des courses de natation à la piscine de Pantin

ou à celle des Tourelles (Porte des Lilas). Quand je suis rentré de déportation, je suis retourné à mon ancienne adresse, boulevard Soult. Le gardien de l'immeuble avait gardé une valise pleine de photos et de papiers m'appartenant. Je l'ouvre, et je lis le premier papier qui me tombe sous la main : "Nous avons perdu le match contre l'ASPTT parce que les frères Rougemont ne se sont pas présentés." Nous avons été arrêtés quelque temps auparavant...

**Q. Comment se déroulaient les distributions de tracts ?**

R. J'ai distribué des milliers de tracts de plusieurs façons. Nous allions à la sortie des cinémas le soir ou au terminus des autobus, au métro Château de Vincennes aux heures de pointe. Il fallait avoir le coup de main pour lancer une pluie de tracts sans se faire repérer : le paquet montait en entier et il s'éparpillait sur le trottoir. On les jetait également du haut des immeubles.

**Q. Dans quelles circonstances avez-vous été arrêté ?**

R. J'ai été suivi une dizaine de fois. Connaissant la tactique de filature de la police française, je réussissais parfois à tromper leur surveillance. Ils envoyaient une dizaine de gars dans le coin où ils m'avaient perdu à la précédente filature. Un jour ils m'ont vu sortir de la bouche du métro Porte Dorée. Le lendemain, ils avaient placé une trentaine de policiers avec ma photo pour surveiller toutes les sorties de métro et les arrêts de bus entre Mairie de Montreuil et la Porte de Charenton. J'habitais alors au n° 68, boulevard Soult, près de la Porte de Vincennes, et mon frère, Marcel, à la Porte des Lilas. J'ai été arrêté le 17 novembre 1943, le lendemain de l'arrestation de mon frère. Mais j'ai eu de la chance. J'ai caché des armes chez moi, boulevard Soult pendant des mois. Marcel est venu les chercher huit ou dix jours avant mon arrestation. C'est probablement ce qui m'a sauvé. Les camarades armés ou chez qui on a trouvé des armes ont presque tous été fusillés.

**Q. Quel souvenir gardez-vous de Marcel ?**

R. Deux ou trois jours après son arrestation, j'ai pu parler une heure avec mon frère dans la Tour pointue de la Préfecture de Police, en présence de notre mère, mais gardés par dix flics armés de mitraillettes. La dernière image que j'ai de lui est d'un homme calme, prenant les choses avec philosophie. Il m'a touché la main et m'a dit mot à mot : "Pour moi, c'est fini. Je ne suis pas surpris, je m'y attendais. La seule chose que je regrette c'est de ne pas avoir fait plus d'actions. Si chaque Juif en avait fait autant que moi, il n'y aurait plus d'armée allemande." Il s'inquiétait pour nous et espérait que je m'en tirerais pour m'occuper de notre mère. C'est la dernière fois de ma vie que j'ai vu ma mère et que j'ai parlé à mon frère. Dans sa dernière lettre, Marcel a écrit à notre mère : "Ma chère maman, quand tu liras cette lettre, je suis sûr qu'elle te fera une peine extrême, mais je serais mort depuis un certain temps, et tu seras consolée par mon frère, qui vivra heureux avec toi et te donnera toute la joie que j'aurais voulu te donner..."



**Q. Quand avez-vous rencontré Missak Manouchian ?**

R. Le premier jour de mon arrestation. Dès que je suis rentré dans la salle 23 de la Préfecture de police, j'ai été frappé par la silhouette d'un homme de taille moyenne, qui marchait des heures durant devant la fenêtre couverte d'un papier bleu et opaque. Il avait l'air accablé. Le même jour, les policiers ont amené une jeune femme qui marchait avec difficultés. A ceux qui voulaient la réconforter, elle répondait : "Ne vous inquiétez pas, ça ira, ça ira très bien...". Elle encourageait tous les camarades arrêtés à ne pas livrer de noms, même sous les coups de nos tortionnaires, et proposait de l'eau à ceux qui sortaient d'une séance d'interrogatoire. C'était une vraie mère pour tout le monde. J'ai appris plus tard qu'il s'agissait d'Olga Bancic (NDLR : responsable du dépôt d'armes, elle sera décapitée à la hache à Stuttgart le 10 mai 1944, jour de ses 32 ans). Au début, je n'ai eu à subir que quelques coups de poing, c'était supportable. Mais les jours suivants, j'ai été frappé pendant une heure à coup de nerf de bœufs par les commissaires des Brigades spéciales, Gaston Barrachin et Fernand David. Ils se mettaient à cinq pour me taper. Je me suis énervé, j'ai renversé par terre tout ce qui se trouvait sur le bureau des inspecteurs principaux. Ils ont gueulé comme des putois et je les ai traité de "salopards".

**Q. Quand vous êtes rentré du camp de Buchenwald, avez-vous retrouvé certains de vos camarades de déportation ?**

R. J'ai retrouvé la plupart de mes compagnons de déportation. J'ai eu la chance de ne pas être interné en tant que "Juif". J'étais considéré comme "Juif" aux Brigades spéciales n° 2 des Renseignements généraux, j'étais inscrit en tant que "Juif" sur les registres de la prison de Fresnes et du camp de Compiègne (Oise), mais lors de mon arrivée au camp de concentration de Buchenwald, le 19 janvier 1944, j'ai réussi à obtenir le triangle rouge des "politiques" avec le "F", pour Français. Grâce aux détenus communistes et socialistes allemands et autrichiens, qui occupaient des postes dans l'administration du camp, et m'ont inscrit comme Français, j'ai pu échapper à Auschwitz. Les souvenirs de cette époque ne me quitteront jamais parce j'ai perdu toute ma famille : mon père, ma mère Chana, et mon frère Marcel.



*Simon Rayman et Henri Karayan (photographie d'Alain Dalotel ©)*



**Q. Certains ont accusé la direction du PCF d'avoir "abandonné" les FTP-MOI parisiens à leur sort. Qu'en pensez-vous ?**

R. La polémique a éclaté lorsque Mélinée, la veuve de Missak Manouchian, a lancé des accusations contre Boris Holban (*NDLR : responsable militaire des FTP-MOI jusqu'à son remplacement par Missak Manouchian, en août 1943*), dans son livre "Manouchian", paru en 1977. Pour ma part, j'ai été alerté lorsque j'ai appris, après la guerre, que Boris Holban avait donné l'ordre à tous les combattants de rester en place à Paris, malgré les risques grandissant d'arrestations. Plusieurs survivants du groupe, parmi lesquels Henri Karayan, Arsène Tchakarian et Raymond Kojitsky (Pivert) m'ont confié qu'ils ne comprenaient pas la raison de cet ordre. Personnellement, j'estime que c'est à cause de Boris Holban que beaucoup de gars ont été arrêtés et fusillés. Mais je n'ai aucune preuve. Mon frère Marcel figurait parmi ceux qui avaient accompli le plus d'actions armées, notamment l'exécution de Julius Ritter, responsable du Service du travail obligatoire (STO) en France, le 28 septembre 1943, à la sortie de son domicile, rue Pétrarque. Il avait pourtant signalé à maintes reprises à la direction qu'il était repéré. Lors de la rafle du Vel' d'Hiv, en novembre 1942, les membres du groupe qui sont partis se "mettre au vert", comme Léo Kneler et Raymond Kojitski (Pivert), qui habitait le 20<sup>e</sup> arrondissement, ont sauvé leur peau. Il y a une dizaine d'années, Boris Holban a traité ce dernier de "déserteur". Raymond Kojitski s'est alors retourné et lui a répondu : "Il te manque un fusillé ? Il te fallait un mort de plus ? Toi en tant que chef, tu avais les moyens de t'offrir des planques." Ce jour là, ils ont bien failli en venir aux mains.

**Q. Comment est né le mythe de l'Affiche rouge ?**

R. L'Affiche rouge a montré au moins une chose : en France, le peuple pouvait faire quelque chose. Après la guerre cette image a eu un retentissement énorme. Mais pendant l'Occupation, il y avait 1 % de Résistants, 1 % de Collaborateurs et 98 % de gens qui passaient leur vie à chercher à "bouffer". Ca n'est pas si facile que ça d'être un héros. Aujourd'hui, tout le monde a entendu parler de l'Affiche rouge. Lors de la cérémonie d'inauguration du square Marcel Rayman dans le XI<sup>e</sup> arrondissement de Paris, le 20 février 1994, j'ai demandé à l'ambassadeur d'Israël si cela lui faisait plaisir de voir mentionné sur les deux plaques : "En l'honneur de Marcel Rayman, héros juif de la Résistance". Il m'a répondu : "J'ai visité le monde entier, c'est la première fois de ma vie que je vois cette inscription : "Héros juif de la Résistance"". C'est moi qui ait suggéré à Alain Devaquet, maire du XI<sup>e</sup> arrondissement à l'époque, que le mot "juif" soit ajouté sur la plaque pour bien rappeler qu'il y a eu des résistants juifs. Ils représentaient 80 % des effectifs des FTP-MOI.

**Q. Comment transmettre le souvenir de la Résistance aux jeunes d'aujourd'hui ?**

R. C'est très important, parce que les jeunes connaissent très mal cette période de l'histoire. En 1999, j'ai participé à de nombreux débats dans les collèges et les lycées de banlieue. Les élèves ont été très attentifs et ils ont posé des questions pertinentes. Je revois régulièrement les enseignants qui m'avaient invité à venir parler de la Résistance dans leurs classes.

Propos recueillis par Alain Dalotel, Marie-Laure Patrault et John Sutton.



Monument en hommage aux déportés de la Deuxième Guerre mondiale,  
au Cimetière du Père-Lachaise.

*(photographie : John Sutton ©)*



### Quelques « classiques » sur la Seconde Guerre mondiale et la Résistance en France

- des collections de poche faciles d'accès :

- Jean-Pierre Azema, *De Munich à la libération*, Paris, Seuil, 1987.
- François Bedarida, *La France des années noires*, Paris, Seuil, 1993.
- C. Bellanger, *La presse clandestine, 1940-1944*, Colin, 1961.
- Jean-Baptiste Duroselle, *L'abîme (1939-1945)*, Paris, Seuil, 1984.
- Henri Noguères, *Histoire de la résistance en France*, Laffont, 1967-1985, 5 vol.
- Robert Paxton, *La France de Vichy, 1940-1944*, Seuil, 1973.
- Jean-Pierre Rioux, *La France de 1939 à 1945*, Paris, Seuil, 1985.
- Henry Rousso, *Les années noires*, Paris, Découvertes Gallimard, n° 156.

- un dictionnaire très utile :

*Dictionnaire de la seconde guerre mondiale*, 2 vol., Paris, Larousse, 1980.

- Des numéros spéciaux de la revue *L'histoire* :

- n° 80 « Résistants et collaborateurs », 1985.
- n° 129 « L'année 1940 », 1990.
- n° 179 « La France libérée », 1994.

- Voir aussi tous les numéros de la *Revue de la Deuxième guerre mondiale* [PUF]

- Pour leur excellente iconographie :

- Jean-Pierre Azema et Olivier Viewiorka, *La France de Vichy, 1940-1944*, Paris, Perrin, 1999.
- *Paris sous l'Occupation*, introd. de Gilles Perrault; commentaire de Jean-Pierre Azema, iconographie d'Éliette Cabaud, Paris, Belfond, 1987.
- Christian Delporte, *Les crayons de la propagande*, Paris, éditions du CNRS, 1993.
- A. Guérin, *La Résistance : chronique illustrée 1930-1950*, Paris 1972-1976, 7 vol.

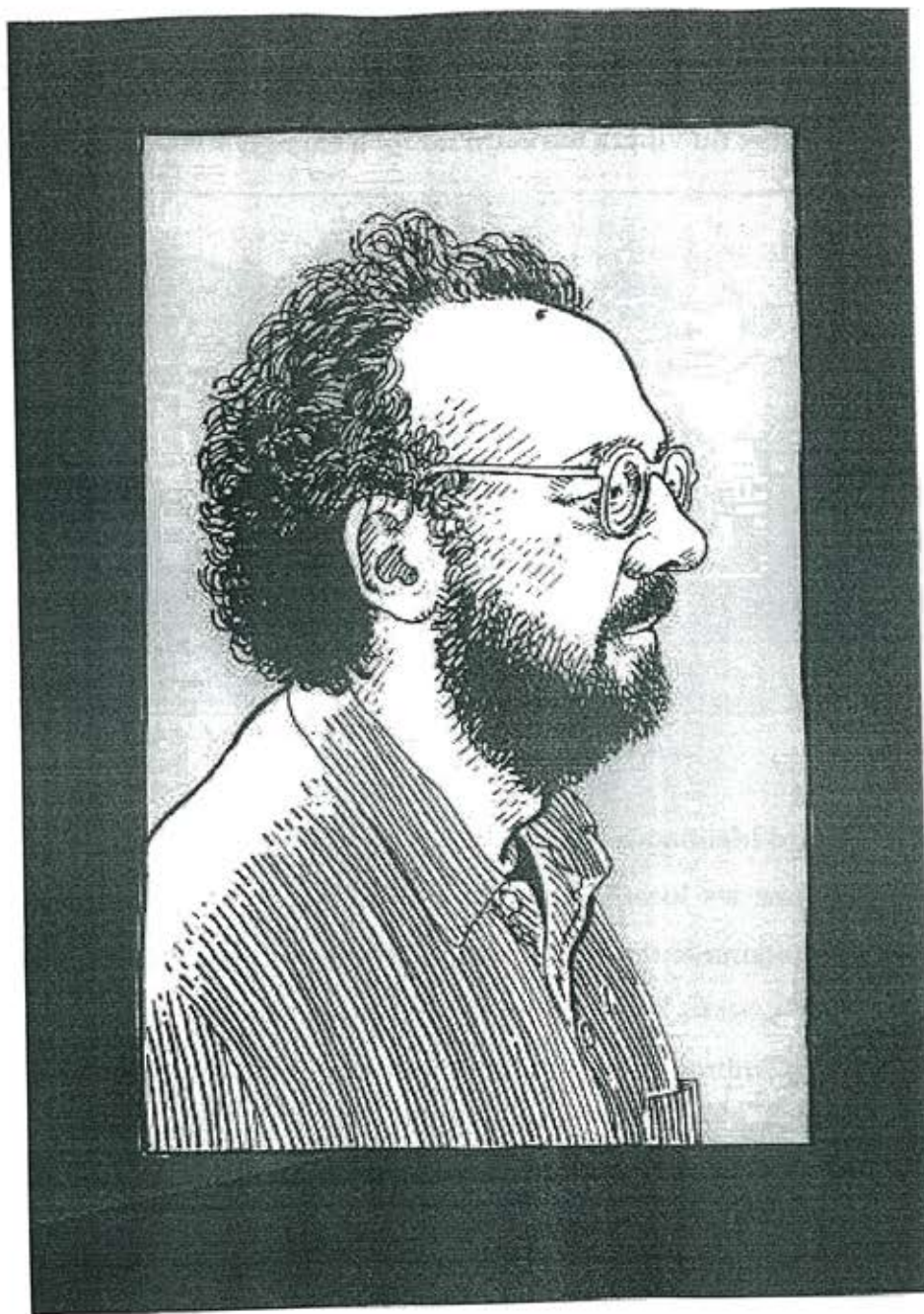
- Quelques témoignages :

- Ch. Tillon, *On chantait rouge*, Laffont, 1977.
- H. Frenay, *La nuit finira*, Laffont, 1973.
- Ch. Rist, *Une saison gâtée. Journal de la guerre et de l'Occupation, 1939-1945*, Fayard, 1983.

### Résistance et Libération à Paris

- Claude Angeli, Paul Gillet, *Debout partisans*, Paris, 1969.
- Jacques Biélinky, *Journal : 1940-1942 : un journaliste juif à Paris sous l'Occupation*, texte présenté, établi et annoté par Renée Poznanski, Paris, Éd. du Cerf, 1992.
- Martin Blumenson, *Liberation*, Time-Life, New York, 1978.
- Larry Collins et Dominique Lapierre, *Is Paris Burning ?*, New York, 1965.
- Adrien Dansette, *Histoire de la Libération de Paris*, Fayard, Paris, 1966.
- Raymond Dronne, *La Libération de Paris*, Presses de la Cité, Paris, 1970.
- Charles-Louis Foulon, *La France Libérée*, Hatier, Paris, 1984.
- Alain Guérin, *La résistance, chronique illustrée, 1930-1950*, plusieurs tomes, Paris, 1976.
- Hervé Le Boterf, *La Vie parisienne sous l'Occupation*, Paris, Éditions France-Empire, 1974.
- Henri Michel, *Paris résistant*, Paris 1982
- Henri Michel, *La Libération de Paris*, Éditions Complexe, Bruxelles, 1980.
- Willis Thornton, *The Liberation of Paris*, Harcourt, Brace & World, Inc., New York, 1962.
- Gérard Walter, *La vie à Paris sous l'occupation : 1940-1944*, Paris, A. Colin, 1960.

## HOMMAGE À UN AMI



**GÉRARD MÉLINAND**

Dessin de Tardi ©,

*Le dessinateur Tardi avait fait un portrait de lui, quelques semaines avant sa mort brutale.  
Il nous autorise sa reproduction.*



## VIE DE L'ASSOCIATION

### Salut Gégé !

Notre ami et éditeur Gérard Mélinand nous a quitté.  
C'était un amoureux du vingtième et un homme engagé, y compris dans son métier.



Photographie : Alain Dalotel ©

Gérard Mélinand, nous a quittés le 22 juin 2000, à l'âge de quarante-huit ans, dans les locaux de l'imprimerie Expressions, qu'il dirigeait. Il imprimait notamment notre revue, "Les Cahiers de la mémoire vivante du XXe".

Des membres de notre association ont participé le 28 juin dernier à l'hommage qui lui a été rendu au funérarium du cimetière du Père Lachaise. Des roses ont été déposées au Mur des Fédérés en souvenir de ce militant de l'ORA (Organisation révolutionnaire anarchiste), puis de l'OCL (Organisation communiste libertaire). Plus récemment, il fut l'un des initiateurs de l'Appel pour l'autonomie du mouvement social.

Les habitants du XXe gardent en souvenir ses qualités humaines lorsqu'il animait, dans les années 80, le bar associatif *La Mouette rieuse*, place de la Réunion. Nous assurons sa famille, ses proches et ses compagnons de l'imprimerie *Expressions* de notre soutien dans ce moment difficile.



## LE COMMUNARD GUSTAVE FLOURENS, UN HÉROS DE BELLEVILLE (1838-1871).

Alain Dalotel<sup>1</sup>



On ne sait plus qui est Florens aujourd'hui. Et pourtant, à la fin du second Empire, lors du siège de Paris fin 1870 et au début de la Commune de 1871, il fut le héros de Belleville, un personnage chevaleresque qui s'est, comme d'autres, entièrement consumé dans le brasier de la Révolution. En effet, ce « champion de la démocratie », qui était tout à la fois un « homme d'épée, de parole et de plume », et que l'on a décrit comme « l'homme le plus sympathique de l'époque », avait quitté son univers bourgeois pour prendre part avec les peuples à la lutte contre l'oppression et pour la justice sociale : il a fini par sacrifier sa vie.

---

<sup>1</sup> Conférence à la mairie du XXe arrondissement de Paris, le 23 mai 2000.

## I. DE LA RÉVOLTE CONTRE LE PÈRE A LA RÉVOLUTION.

### Un père omniscient.

Au commencement était le père et le Pair. Marie-Jean-Pierre Flourens, né à Maureilhan-et-Ramejan dans l'Hérault le 6 décembre 1794, décédé à Montgeron, Seine et Oise, le 6 décembre 1867, physiologiste renommé, enseignait au Collège de France et au Muséum d'Histoire naturelle quand son fils aîné Gustave y naquit le 4 août 1838 (il aura deux autres fils, Émile en 1841 et Abel en 1845). Député de l'Hérault en 1839, ce « libéral » allait devenir en 1846 Pair de France tout en poursuivant son œuvre et sa carrière scientifiques. Ce Grand officier de la légion d'honneur fut secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, membre de l'Académie française et du Conseil municipal de Paris, etc.

Austère et sévère, cet homme considérable donna à son fils Gustave une éducation « patriarcale » quasi spartiate à peine tempérée par l'amour de sa mère Aline, née en 1807, décédée en 1879, une véritable matrone romaine, fille d'un général du 1<sup>er</sup> Empire, le baron Clément d'Aërzon : « à trente ans il était vierge encore ».

### En Pologne pour la Cause.

Soumis comme un enfant à sa mère, Gustave se révolta contre ce père omniscient et spiritualiste devenu conservateur. Il se détermina matérialiste et républicain en s'initiant, tout en poursuivant ses études des Sciences naturelles, à la Philosophie et à l'Histoire. Sa courte expédition idéaliste de 1863 en Pologne, où il avait été attiré par le soulèvement anti-tsariste, s'inscrit dans ce processus.

### Suppléant de son père au Collège de France.

Il devenait suppléant de son père à la chaire du Collège de France où il donna toute une série de cours sur « L'Histoire naturelle des corps organisés », en fait sur « L'Histoire de l'homme », qui portaient sur un classement linguistique et anatomique des races humaines où il exaltait quelque peu, à la manière de Gobineau, les « peuples de race blanche venus d'Asie occidentale », les « Aryas ».

Ces cours, qui avaient un gros succès, mais attaquaient l'ordre en place, furent interrompus à la trente quatrième séance - il devait y en avoir cinquante - par le ministre Duruy, sur plainte des catholiques. Gustave, au grand mécontentement de sa famille, avait protesté par lettre. C'était la rupture avec son père, ce « grand dignitaire ».

### Au Moyen Orient.



Après un séjour en Angleterre et en Belgique, ce fils de millionnaire, incompris dans sa famille, étouffant dans cette vie bourgeoise, s'embarquait subitement en 1865 pour Constantinople.

#### **Combattant en Crète.**

Tournant le dos à la vie facile, ce nouveau « Don Quichotte », d'abord journaliste et conférencier révolutionnaire à Istanbul, devenait en 1866-1868, avec une poignée de volontaires français italiens grecs et crétois, l'un des partisans de la libération de la Crète de la domination turque, passant du maquis crétois à l'agitation urbaine en Grèce.

#### **Révolutionnaire des réunions publiques à Paris.**

Revenu à Paris Flourens s'engageait à corps perdu début 1869 dans le mouvement des réunions publiques qui secouaient l'Empire libéral. Finies les considérations sur les races. Gustave était devenu le héraut de la République et le héros des faubourg : « Belleville devient son Agora ».

Condamné en avril pour avoir refusé d'obtempérer aux ordres d'un commissaire de police, il se bat en duel, après son emprisonnement, avec Paul de Cassagnac pour l'honneur du peuple. Flourens est ensuite l'artisan de l'élection de Rochefort dans la 1<sup>ère</sup> circonscription et tient dans le journal fondé par celui ci, *La Marseillaise*, la rubrique hautement subversive de « la tribune militaire », à qui l'on doit un peu les fameuses crosses en l'air du 18 mars 1871.

Le nom de Flourens reste attaché aux troubles de la fin de l'Empire. Le 12 janvier 1870, lors des obsèques de Victor Noir, il fait tout pour transformer cette manifestation en insurrection ; le 8 février, juste après l'arrestation de Rochefort, ayant pris un commissaire de police en otage, il proclame « la révolution en permanence » et tente de soulever Belleville où il habite au 397 rue de Puebla ( rue des Pyrénées aujourd'hui ), dans un petit deux pièces.

#### **Exil militant.**

Flourens, quelques mois après, sera compromis dans les poursuites qui mènent au procès de Blois pour ses relations à Londres avec des comploteurs régicides. Il ne reniera pas ces actes, estimant, en parfait spontanéiste, que tout était bon pour ébranler le système et sera condamné par contumace - il est à Athènes - à la déportation dans une enceinte fortifiée.

## II. LE RETOUR DE FLOURENS CONTRE LES JULES.

### Le Major de rempart.

Le retour de Flourens, en septembre 1870, à quelques jours du siège de Paris par les Prussiens, se fait au son du tambour. A peine arrivé dans la capitale, il propose à Rochefort, qui occupe un strapontin dans le gouvernement provisoire, la défense à outrance pour toute la France et « l'appel immédiat à la révolution dans toute l'Europe ».

Élu commandant du 63<sup>ème</sup> bataillon de Belleville, il prône, comme Blanqui, une éphémère union sacrée, aussitôt suivie le 8 septembre de la proposition de « Faire de suite les élections municipales de Paris » pour introduire « L'égalité dans les mœurs, la justice dans les relations », donc la Commune, qu'il réclame bien avant le *Comité central républicain des vingt arrondissements de Paris* dont il ne fait pas partie, tout occupé qu'il est à ses activités militaires.

Sa popularité à Belleville a attiré beaucoup de volontaires - on parle de 10 000 - et finalement il devient le *Major de rempart* avec cinq bataillons de Belleville sous ses ordres : la « bande à Flourens ». Ce grade lui avait été traîtreusement octroyé par Jules Trochu, le chef du gouvernement. Autre plaisanterie administrative : il est aussi nommé à la *Commission des barricades* présidée par Rochefort.

### Rupture.

Flourens n'a pas été, comme l'a écrit Arago, « choyé » par le gouvernement. Tout au plus Trochu a voulu lui faire le coup du bon papa lorsque ses bataillons sont venus avec lui à l'Hôtel de ville faire le 5 octobre cette « manifestation absurde » pour obtenir 10 000 chassepots et les élections municipales.

Cette « journée » consacre la rupture entre les faubourgs et les Jules déjà observable dans les réunions publiques et les réunions de la Garde nationale du XX<sup>ème</sup>. L'ordre public est gravement menacé dans cet arrondissement où l'on ne parle que de descendre sur l'Hôtel de ville.

Flourens, malgré la pression de ses officiers, a démissionné de son commandement ne gardant sous ses ordres que les 500 *Tirailleurs de Belleville*. Il reste cependant, comme chef militaire, l'un des « hommes de base d'un ralliement populaire ».

### L'insurrection du 31 octobre.

Je n'insisterai pas sur les causes bien connues du 31 octobre 1870 et ses péripéties sinon pour rappeler que c'est Flourens qui a fait connaître la trahison de Bazaine à Metz et qu'il est